

MIGRATIONS INTERNES

En deux décennies, le chemin de l'exode bruxellois a largement repoussé ses horizons

Les flux interrégionaux affichent une nette hausse depuis 20 ans. Alors que l'exode des Bruxellois s'intensifie encore, la Flandre est aussi de plus en plus prisée par les Wallons.

ANALYSE
ARTHUR SENTÉ

Au cœur des débats actuels, le terme *migration* induit son lot d'images de longs périples, de traversées maritimes dangereuses et de frontières surprotégées. Nettement moins commentées, les migrations internes et les statistiques y afférant nous apprennent aussi beaucoup sur notre propre pays, comme le confirme une récente étude menée - c'est une première qui mérite d'être soulignée - conjointement par les trois instituts régionaux de statistiques, l'Iwep, l'Ibsa et Statistiek Vlaanderen. Un regard à la loupe qui raconte l'évolution des mouvements résidentiels interrégionaux de 1997 à 2016, et qui nous montre que notre pays est définitivement loin d'être une entité figée. En effet, alors qu'ils affichaient une décroissance généralisée depuis le milieu des années 60 jusqu'à la fin des années 80, les déménagements de région à région n'ont cessé d'augmenter au cours des 20 dernières années, selon des degrés divers en fonction des entités concernées.

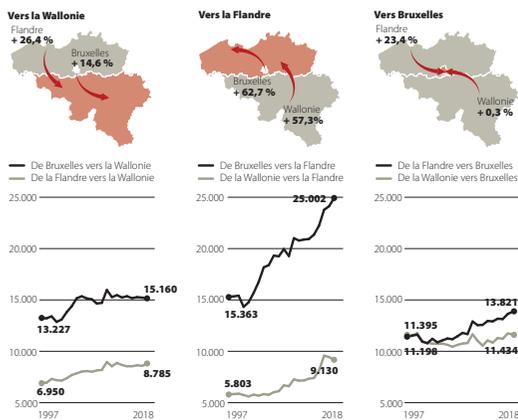
1
Le Bruxellois s'exile plus loin
La région la plus soumise à ces mouvements est sans conteste la Région Bruxelles-Capitale. Actuellement, lorsqu'un Bruxellois déménage, c'est dans 38 % des cas pour quitter sa région, et une fois sur 4 pour rejoindre la Flandre - à ce titre, Flamands et Wallons sont nettement plus fidèles. Les soldes migratoires de Bruxelles vis-à-vis de la Flandre et de la Wallonie n'ont aussi fait que se creuser négativement au cours des deux dernières décennies. L'hémorragie part principalement des communes de la seconde couronne de Bruxelles, globalement plus nantes. Si le « Vlaams Rand » et le nord du « BW » restent les deux zones de destination les plus pri-

sées, suivies par les grandes villes, on constate aussi un élargissement très marqué de la « tache d'huile » bruxelloise au cours des dix dernières années, tant au niveau de la vallée de la Dendre flamande que dans les régions urbaines de Charleroi et La Louvière. Les communes côtières et post-industrielles situées près de la frontière linguistique comme Renaix ou Tirlemont ressortent aussi du lot en affichant des soldes migratoires relativement élevés, si on les rapporte à la taille de leur population. Relevons encore que l'on quitte actuellement Bruxelles plus tard qu'il y a 20 ans. En effet, plus on avance dans le temps entre 1997 et 2016, plus la proportion de vingtenaires émigrants diminue. « Il peut s'agir du retardement du calendrier de la périurbanisation, qui peut s'expliquer par la cherté du logement », supposent les statisticiens.

2
Les jeunes sauvent la capitale
Pendant que la capitale voit nombre de ses résidents partir pour accéder à la propriété, les flux migratoires entrant dans la capitale connaissent une hausse modeste, tant à partir du nord que du sud, avec néanmoins un net décrochage de la Flandre par rapport à la Wallonie depuis 2004. Analyse par âge permet de constater que la capitale parvient à balancer son solde migratoire interne en captant toujours ce qu'on appelle les migrations « d'émancipation », généralement liées aux études ou au premier travail, surtout depuis la Flandre. « En termes de solde migratoire, la Région bruxelloise est ainsi gagnante entre 20 et 29 ans, mais perdante à tous les autres groupes d'âges », précise Jean-Pierre Hermia, expert à l'Ibsa.

3
Les Flamands déménagent en Wallonie, mais près de chez eux
Moins spectaculaires, les flux migratoires de la Flandre vers la Wallonie poursuivent une hausse légère mais constante observée depuis le milieu des années 80. Si le trio « Mons-sur-Conde-Braine-la-Plaine » a attiré le plus de résidents en 20 ans, l'analyse des soldes migratoires communaux mis en rapport à la taille des entités met également en évidence l'attractivité de certaines localités d'Ardenne telles qu'Houdailize, Gedinne et la Roche-aux-Ardenne, mais et surtout de communes frontalières. Ainsi, 40 % des migrations effectuées du nord vers le sud proviennent de com-

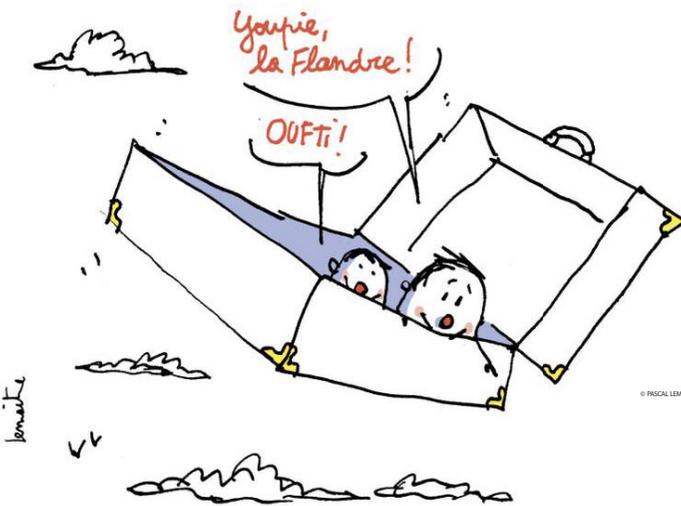
Les échanges migratoires entre Bruxelles, la Wallonie et la Flandre
Evolution de 1997 à 2018



munes bordant la démarcation régionale, et parmi elles, 60 % ont pour destination une commune contiguë à la commune de départ.

4
Anvers, nouveau phare wallon
Alors que le solde migratoire Flandre-Wallonie est nettement en faveur de la Wallonie depuis les années 70, la tendance s'est soudainement inversée en 2016, à la suite d'une hausse des mouvements du sud vers le nord amorcée dans la première moitié des années 2010. Au-delà des traditionnels mouvements issus des communes en bordure de frontière linguistique et des grandes villes, cette trajectoire est à mettre en lien avec l'actualité des migrations internatio-

nales. En effet, « très récemment, des flux remarquables apparaissent entre certaines communes rurales wallonnes (notamment Grâce-Hollogne, Herbeumont ou Florennes, NDLR) qui sont localisées des centres de demandeurs d'asile, et les grandes villes flamandes, Anvers en tête », notent les chercheurs. Cette immigration vers la ville de Brabo est effectivement fortement alimentée par des résidents non belges extra-européens (de nationalité syrienne, afghane et irakienne, principalement). Alors qu'Anvers n'en avait attiré que 400 sur la période 1997-2000, elle en a convaincu environ 2.100 entre 2012 et 2016. Soit une augmentation de 650 % entre les deux périodes, là où ces types de mouvements vers Bruxelles n'ont connu sur la même durée qu'une hausse de 150 %.



© FASCAL LEMAITRE

les témoins

« Je me sens mieux à Anvers »

FRÉDÉRIC DELEPIERRE

Les Liégeois aiment leur ville. Rares sont ceux qui en disent du mal ou qui émettent le souhait de la quitter. Nadia pourtant a franchi le pas. Non seulement elle a quitté la Cité ardente, mais elle a même franchi la frontière linguistique. « J'avais 18 ans. J'avais l'impression d'avoir fait le tour de ma ville. A cette époque déjà, j'avais envie de vivre à Anvers même si je ne parlais pas un mot de néerlandais. C'est alors que j'ai rencontré un néerlandophone qui habitait Gand. On a entamé une relation. Dans un premier temps, je faisais la navette vers Gand le week-end mais assez rapidement, je me suis installée là-bas. J'ai trouvé un job, j'ai appris le néerlandais sur le tas et je suis restée sept ans dans la ville. »

La jeune femme se sentait tellement bien à Gand qu'elle a envisagé d'y acheter un appartement. Mais l'immobilier gantois n'était pas dans ses moyens. « Comme j'avais là aussi l'impression d'avoir fait le tour de la question », dit-elle, « je suis donc enfin partie à Anvers. J'y ai développé plusieurs activités. Je travaille dans un magasin, je gère une boutique en ligne, je suis DJ. Et j'ai enfin réussi à m'acheter un appartement. »

En Flandre, Nadia ne se sent pas dépaylée, que du contraire. « Je me sens mieux ici qu'en Wallonie », assure la jeune femme. « Je me considère bilingue à 85 % et je ne ressens aucun racisme anti-wallon parce que les gens ont senti que je voulais m'intégrer. Je sens à l'occasion des intentions régionalistes, mais ça n'est pas omniprésent. J'en ai eu envie parce que la culture est plus présente et ouverte qu'en Wallonie où tout vient de France. » En Flandre, l'ex-Liégeoise trouve qu'il est assez aisé de faire son trou. « Être indépendante n'est pas toujours épanouissant, mais je m'en sors bien grâce à plusieurs boulots. D'ailleurs, parmi mes amis, tout le monde a un travail. »

« Pas tous des racistes »

Olivier, lui, de Bruxelles, c'est à Knokke qu'il a décidé de s'exiler. « J'ai changé de vie en 2002, suite à une séparation », explique le quinquagénaire. « Je voulais voir plus loin, élargir mon horizon. Quoi de mieux que la mer pour ça ? » Très vite, l'homme a trouvé de quoi s'occuper. « Je dois beaucoup aux Flamands », estime-t-il. « Ils m'ont donné l'opportunité d'entreprendre des études supérieures d'officier de marine gratuitement. Aujourd'hui encore, je pilote des bateaux. Ça m'a évidemment donné l'envie d'appréhender le flamand que je parlais très peu. Ça n'est pas toujours facile. Mais dès le début, ils ont vu que je faisais l'effort. Ça leur a plu et ils m'ont aidé à m'intégrer. »

Sur la côte, l'ancien policier a également pu vérifier une vieille croyance populaire. « Oui », s'amuse-t-il. « Le Flamand est plus strict et ordonné que le Wallon qui est plus souple. Pour autant, nous ne sommes pas toujours si différents qu'on le pense. Je peux affirmer que la grande majorité des Flamands sont fiers d'être belges. Bien sûr, la N-VA et le Belang ont récolté beaucoup de voix lors des dernières élections mais ça ne fait de tous les Flamands des racistes. Il y a un niveau au-dessus que ne franchiront jamais. »

Se sortir au quotidien avec l'administration en flamand n'est-il pas trop compliqué, au début en tout cas ? « Pas du tout », rétorque Olivier. « Les Flamands ont beaucoup d'empathie. Ils ont vu que je faisais l'effort de m'exprimer dans leur langue et ils m'ont immédiatement aidé. Et puis, ils parlent tous anglais. Ça aide. »

Pas d'indicateurs de revenus, sauf à Bruxelles

Si l'étude présentée ici ne dit rien des profils socio-économiques des migrants internes, la géographe bruxelloise Sarah De Laet est de son côté parvenue à récolter auprès de la Banque Carrefour de la Sécurité sociale des données sur les Bruxellois qui quittent la capitale. Dans une étude publiée en 2018, elle parvient ainsi à démontrer que près d'un tiers d'entre eux appartient aux trois déciles de revenus les plus faibles. Néanmoins, relève-t-elle, ceux-ci - issus principalement des quartiers d'immigration de la capitale - sont bien souvent forcés de déménager au-delà de la périphérie proche s'ils souhaitent accéder à la propriété, creusant ainsi un sillon vers les vallées de la Dendre, de la Haine et de la Sambre.

Ils rencontrent alors un accès difficile à la mobilité, mais sont aussi plus confrontés au racisme dans les zones où vivent peu de personnes d'origine étrangère, conclut la chercheuse après avoir mené des entretiens avec plusieurs personnes concernées. A.S.E.